Un anniversaire

Aujourd'hui j'ai fêté mes soixante-cinq ans. Fêter convient mal à l'atmosphère de la réunion qui s'est tenue dans ma chambre, avec quelques personnes de mon âge, des Français exilés, rescapés comme moi de l'effondrement de ce monde qu'on nomme « l'Ancien Régime ». Après une promenade dans les rues enneigées, mes fidèles amis sont arrivés tout mouillés, puisque hélas ! la nécessité de se servir d'une canne exclut l'usage du parapluie. C'est le moindre des malheurs de la vieillesse ! J'ai mis à sécher devant la cheminée leurs habits trempés. Les dames se sont recoiffées, remaquillées, et l'on m'a offert mes cadeaux : des fleurs en soie sauvage, un éventail et une minuscule boîte ovale. J'ai gardé sur mes genoux les fleurs et l'éventail tandis que nous buvions du café et mangions des pâtisseries.

Comme d'habitude, et à l'unisson avec toute l'Europe, nous avons parlé de Napoléon, haineusement certes, mais d'une haine mesurée, à la différence de celle, véritablement enragée, qui anime une grande partie de la société viennoise dont nous faisons partie maintenant.

Auprès du feu, nous formions un demi-cercle. Nous étions presque coude à coude tant nos fauteuils étaient rapprochés. On se rappelait nos distractions des autres jours, les danses, les jeux aux cartes, les chansons qu'on chantait chaque soir. Comme nous parlions du malheur de survivre parmi des décombres, « survivre, c'est quand même vivre », a dit une amie ; mais elle prononça les mots si bas qu'il était difficile d'y croire...

C'était à peine la fin de l'après-midi, il faisait presque nuit. Il était temps pour mes invités de rentrer chez eux. Et c'est alors que, dans la cour, un groupe d'écoliers est venu chanter. Leurs voix étaient extraordinairement claires. Puis ils ont commencé à patiner sur la glace. J'étais contente de les voir en ne sachant pourquoi...

A nouveau seule, je me suis plongée dans les souvenirs.

J'ai demeuré onze ans en ce château, « en ce pays-ci », comme on disait pour désigner la Cour, sans jamais m'y habituer mais en incorporant comme une nécessité vitale son étrangeté. Onze ans... lorsque j'y pense maintenant, cela me semble très loin, étant donné ce qui me sépare de cette époque : le trait de sang de la Révolution. Mais aussi très proche, sans doute parce que la vie là-bas ne ressemblait à rien d'autre. Le temps, purement cérémonial, y passait autrement, selon des repères singuliers.

Sa vraie division n'était pas en termes d'années, ni de mois, ni même de semaines, mais de journées. À Versailles, les jours se suivaient, identiques. C'était, dans l'absolu, la Règle. Mais la réalité ne cessait d'y apporter des obstacles. La répétition n'était jamais complètement réussie. Nous étions condamnés au déclin. La vie à Versailles ne pouvait aller qu'en se dégradant... De minces modifications en anicroches, de réformes en bouleversements, on aboutit ainsi à ces journées de juillet 1789, qui virent la capitulation du Roi et la dispersion de la Cour, mon départ indésirable — l'effondrement, en moins d'une semaine, d'un ensemble de rites que j'avais cru définitifs. À Versailles, les jours se suivaient et se ressemblaient. C'était la Règle et j'y croyais jusqu'à mon dernier jour en France. C'était comme ça, à Versailles.

D'après Chantal Thomas

Quelle est l'attitude de ces gens envers Napoléon ?

1. Ils l'admirent.
2. Ils le détestent.
3. Ils se moquent de lui.
4. Ils sont complètement indifférents.